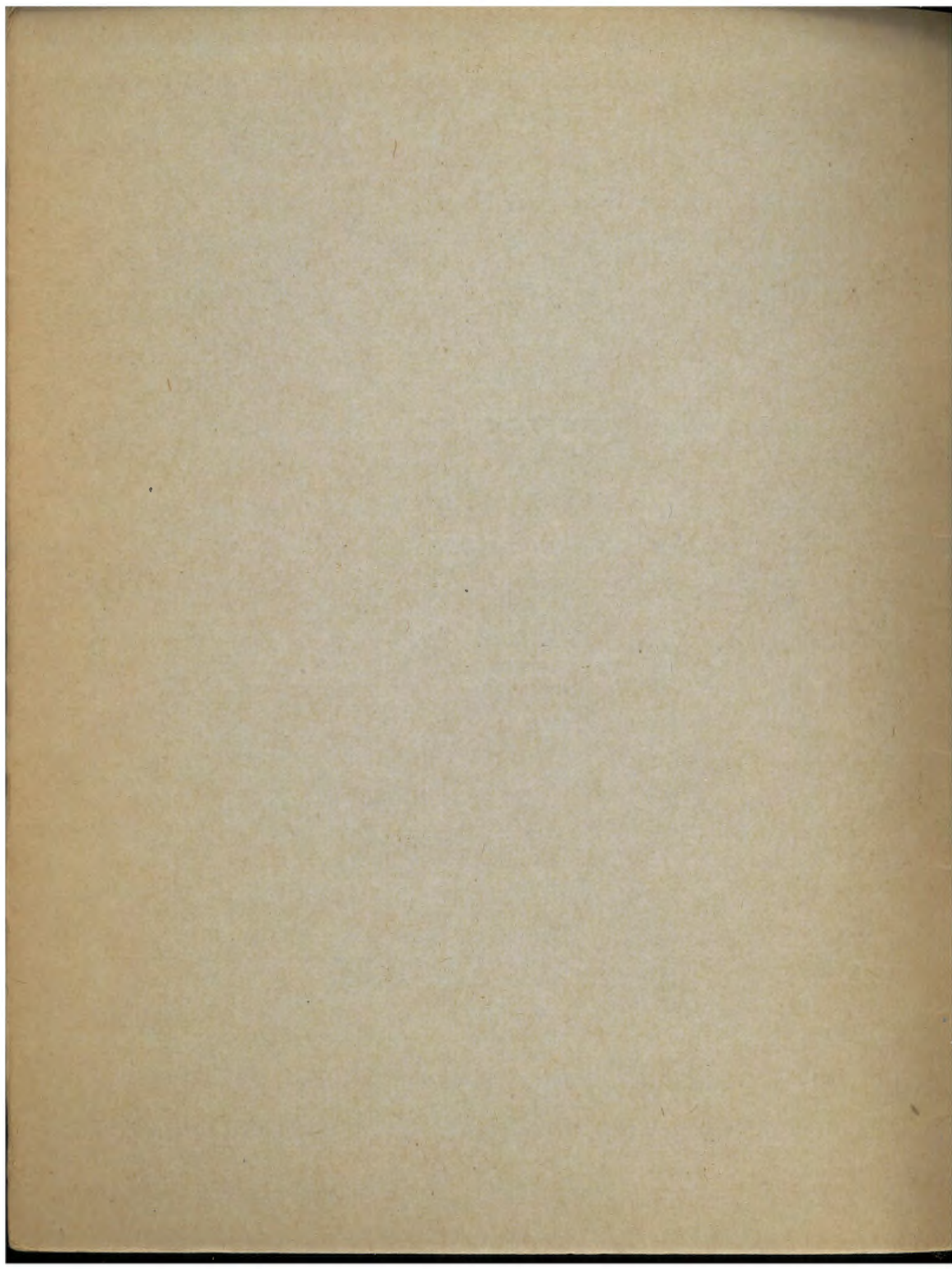


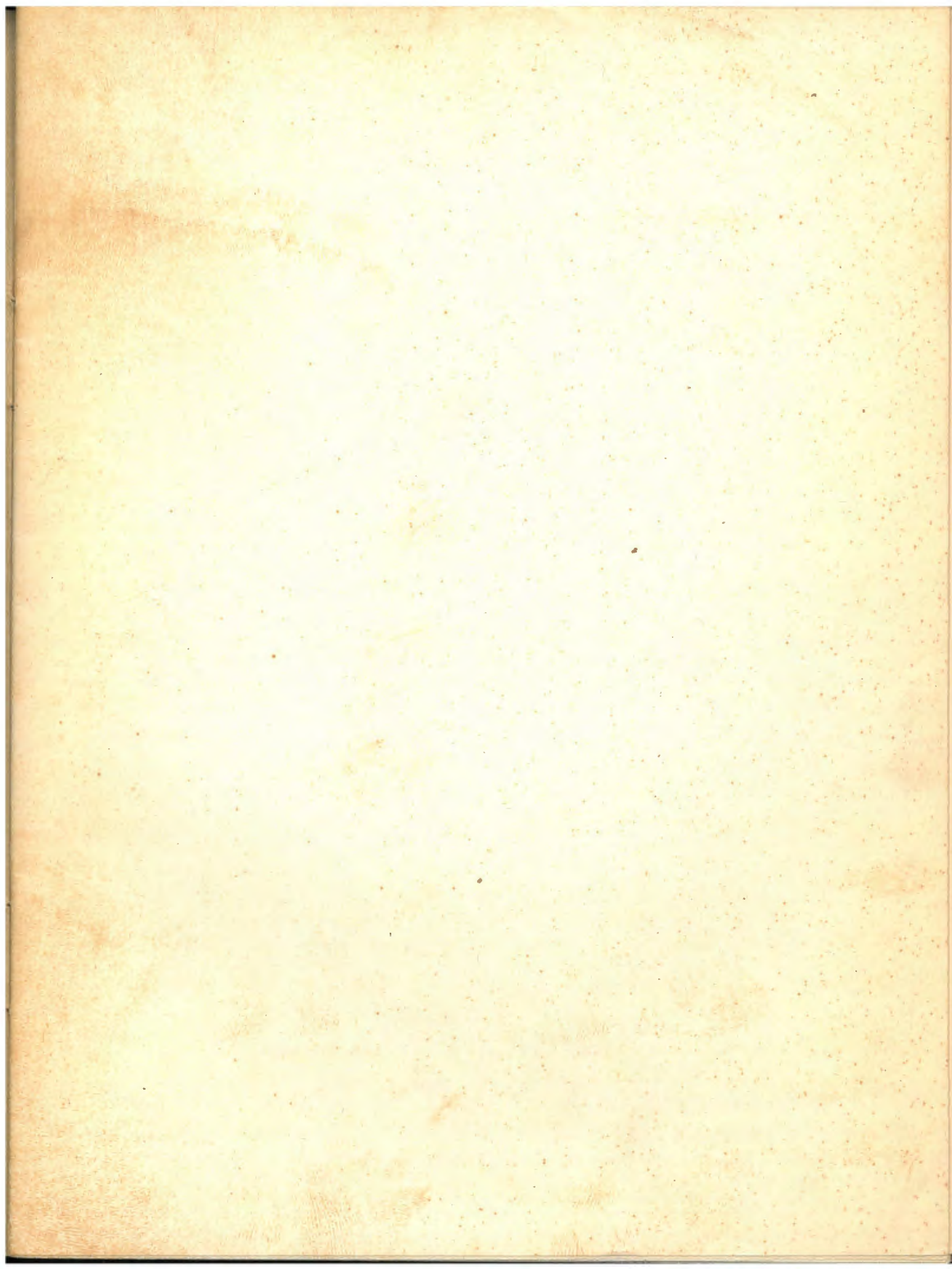
**Un après-midi
de travail
avec Maurice Nicolle**

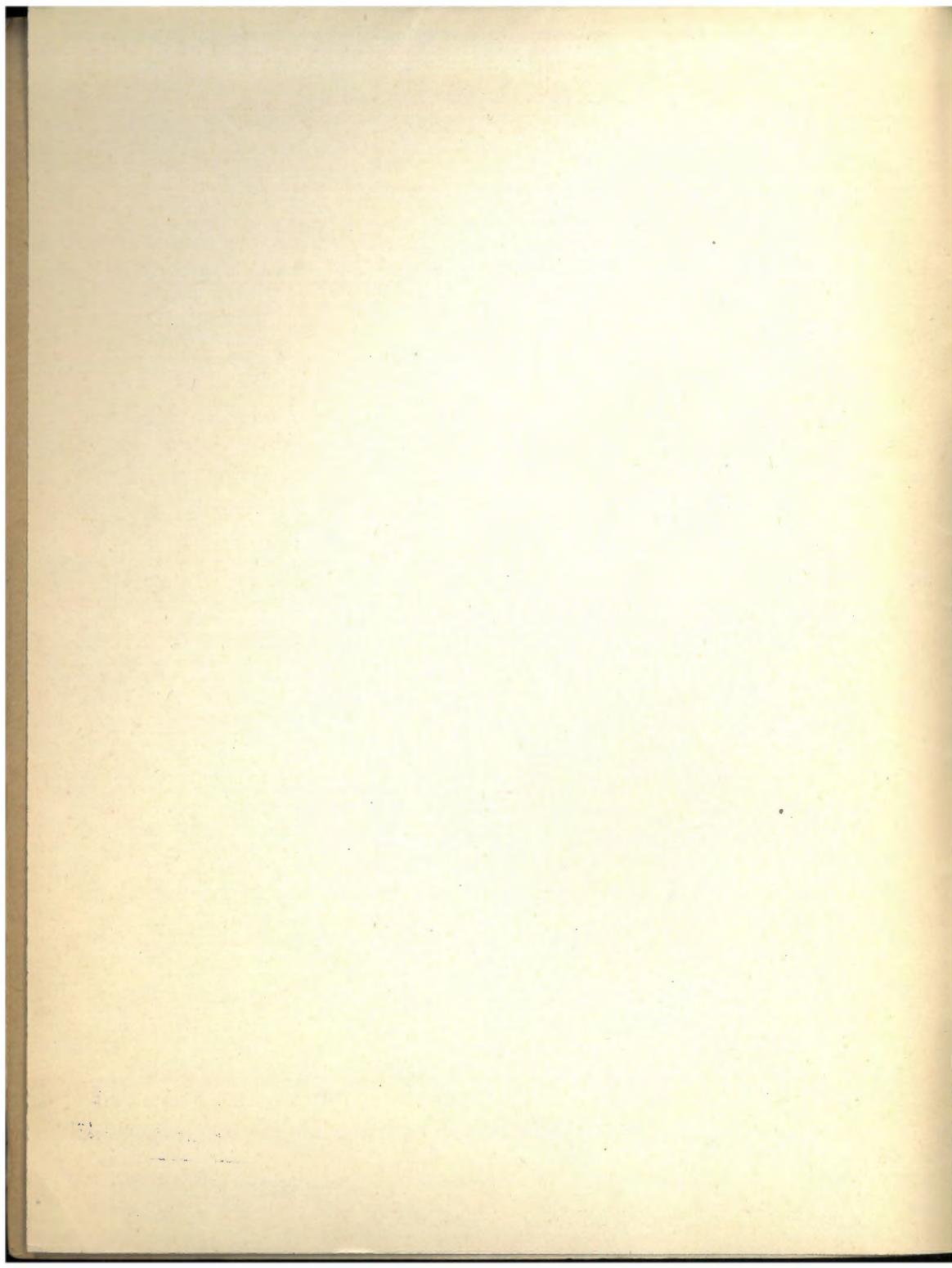
**TUNIS
IMPRIMERIE J. ALOCCIO, 6, RUE D'ITALIE**

1935

Res Br 60







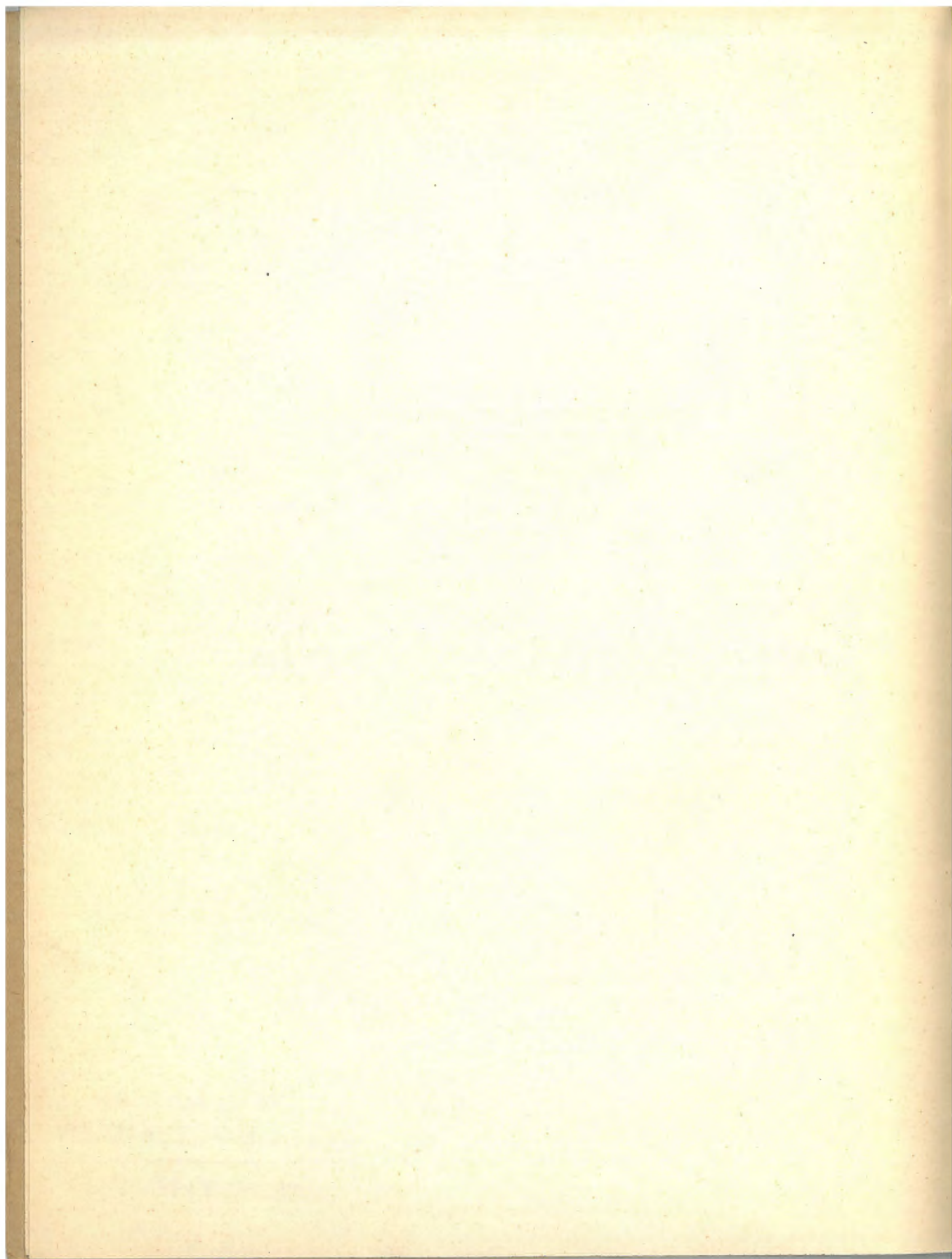
Un après-midi
de travail
avec Maurice Nicolle

TUNIS
IMPRIMERIE J. ALOCCIO, 6, RUE D'ITALIE

1935

ECOLE de MÉDECINE
et de PHARMACIE de ROUEN

BIBLIOTHÈQUE



Un après-midi de travail avec Maurice Nicolle

Il est deux heures moins cinq. La chaleur de cet après-midi de juillet est accablante; les stores des deux pièces qui constituent le laboratoire de Maurice Nicolle sont baissés. Les cobayes dorment paisiblement dans les cages qui s'alignent dans la salle réservée aux animaux. La pièce où nous travaillons est vide. Sur les tables de lave toutes blanches : rien. Les armoires, dont les vitres sont garnies de papier noir, dissimulent leur contenu. Sur la paillasse nue, brûle la veilleuse d'un bec Bunsen.

Tel est le laboratoire. Rien ne doit « traîner ». Sitôt le travail terminé, tout est rangé et disparaît dans les armoires.

Je l'attends, car il arrive exactement à deux heures. Je n'ai le droit ni d'ouvrir une armoire ni d'allumer le bec Bunsen. C'est lui, lui seul, qui décide le moment du travail. La discipline du laboratoire est presque germanique.

Mais pourquoi supporter volontairement cette discipline ? Pourquoi est-ce que je quitte le laboratoire, où je travaille librement, pour m'astreindre à cet esclavage ? Pourquoi, avant moi, d'autres collègues se sont-ils pliés à cette

discipline pendant des mois, uniquement pour travailler avec Maurice Nicolle ? Pourquoi, après moi, d'autres collègues prendront-ils cette place et supporteront-ils les sautes d'humeur et les manifestations de son caractère inflexible ? Je ne le sais ; ils ne le savent pas.

Nous sommes venus parce que nous avons, un jour, échangé quelques propos avec Maurice Nicolle. Nous sommes venus parce que, subitement, nous avons, près de lui, senti que des problèmes que nous croyions restreints se sont élargis, amplifiés démesurément. Nous sommes venus parce que son esprit nous a semblé être plus lumineux, plus effervescent que celui d'autres Maîtres.

Je suis venu parce qu'un jour il a dit, devant moi, que l'œuvre d'un biologiste peut être aussi vaste que celle de Richard Wagner.

— « Richard Wagner, au milieu de ses déboires, malgré ses déboires, à cause de tous ses déboires, a créé une œuvre infiniment grande. Il a été philosophe, musicien, littérateur. Il a bouleversé la symphonie et la psychologie modernes. Il est parti de Beethoven ; il est arrivé à être un dieu. Pourquoi le biologiste n'aurait-il pas, lui aussi, la volupté de jongler, à propos de bactériologie, avec la physique, la chimie, la médecine, la mathématique, avec tout... sauf avec la métaphysique. Pourquoi un biologiste ne deviendrait-il, aussi, un Wagner ? »

Devant cet esprit flamboyant, qu'était le talent de commentants ? Rien. Voici pourquoi, tels les insectes qui volent vers une grande lumière, nous étions attirés par Maurice Nicolle. Un instinct nous faisait pressentir que

travailler auprès de lui n'était pas fréquenter un savant, mais effleurer un esprit de génie.

Tout comme Richard Wagner, Maurice Nicolle a toujours été entouré, si l'on emprunte le langage de La Boétie, « d'énergies dévouées qui accepteront la charge de servitude volontaire ».

Deux heures sonnent. Il arrive. Il est radieux. Jamais je ne lui ai vu un air aussi heureux :

— « L'enflé gueulard a la rougeole ! »

« L'enflé gueulard », c'est son fils. Tout le monde a un surnom, aussi bien dans sa famille qu'à l'Institut Pasteur, que dans le monde entier. « L'enflé gueulard » c'est son fils de cinq ans. Son frère Charles a pour surnom « le pasteur Murphy ». Le Sultan Abdul-Hamid s'appelle « Géraudel », on n'a jamais su pourquoi. Quant à moi, je suis « le dresseur d'oursins », parce que je donne quelques leçons de bactériologie à de jeunes étrangers. « Ceux-ci, trop inférieurs, dit-il, n'ont pas le droit à la noblesse de l'ours. Ce ne sont que des oursins ». J'en suis le dresseur.

Jacques a la rougeole ! C'est une joie. Pourquoi ? « Parce que, plus tard, il n'aura pas à manquer le lycée à cause de cette stupide maladie ».

Grâce à cet heureux début, l'après-midi déroulera des alternatives de réparties et d'éclats de rire. Mais, seul, Maurice Nicolle aura le droit de plaisanter. Si j'ose « faire un mot », il hausse les épaules.

Il retire son chapeau de paille et son veston. Il revêt sa blouse, la boutonne et se rend dans la salle des animaux.

— « Ils ont chaud !... Ils sont mous... Ils dorment... Ils sont vaches... Les cobayes ont de la chance; ce sont des animaux qui ne meurent jamais. Lisez les travaux des bactériologistes : — On inocule trente cobayes dont quinze après vaccination. Les quinze non vaccinés meurent. Les quinze vaccinés survivent. Pendant combien de temps ? Toujours. Ils vivront toujours. Ils ne mourront jamais; même si l'expérience dure six mois. Jamais un bactériologiste ne parle d'un cobaye, mort d'une maladie intercurrente, de vieillesse, de jalousie !... »

Maurice Nicolle va à un tiroir, prend une clef, ouvre les armoires; il sort les stérilisateurs à pipettes, les portetubes, les éprouvettes à fond plat dans lesquelles il prépare les liquides à injecter aux animaux. La table se garnit. Il me fait un signe... J'ai le droit d'allumer la flamme sous les boîtes à pipettes, pour les faire bouillir. Je n'ai eu ce droit qu'après trois mois.

Nicolle demande le cahier d'expériences. C'est moi qui le tiens. Encore une marque de confiance. Elle m'a été accordée, un jour où, après de nombreux refus, il a été décidé que nous entreprendrions des expériences sur un sujet que j'avais proposé.

Maurice Nicolle soutenait que toute toxine, tout venin, est constitué par un noyau toxique, entouré d'une substance albuminoïde spécifique lui servant de substratum. Le noyau toxique, emprisonné dans cette gangue albu-

minoïde, est inactif. Pour agir, il doit en sortir. Seule, la destruction de ce substratum peut libérer le poison. Cette destruction est, disait-il, une *décondensation*, une lyse de cette substance albuminoïde. Les processus qui décondensent le substratum libèrent le poison. Les processus qui le *condensent*, qui l'agglutinent, produisent l'effet contraire. Ils enferment le noyau toxique et l'empêchent d'agir.

Ainsi, au cours de l'immunisation contre une toxine, l'organisme élabore des ferments condensant le substratum de cette toxine. Au contraire, au cours de la préparation anaphylactique, l'organisme élabore des ferments décondensants. A la suite de l'injection déchaînante, le substratum de la toxine est brusquement décondensé, lysé. Le poison, libéré à dose massive, exerce son action avec une brusquerie proportionnelle à la quantité de poison libérée.

Dans le premier cas, l'organisme élabore des agglutinines, des précipitines. Dans le second, il élabore des lysines.

Quant à la décondensation des ferments solubles au cours de leur activation, j'en avais proposé le problème à Maurice Nicolle et lui avais suggéré l'idée d'entreprendre cette étude sur le suc pancréatique au cours de son activation par la kinase et les sels de calcium.

Il mit une année à admettre le principe de cette étude. Quand j'insistais, il répondait, comme il le faisait toujours en une telle circonstance :

— « Faites-moi un plan ». Et il me tendait un minuscule quart de feuille de papier blanc...

Je faisais le plan des expériences; il le prenait, l'enfermait dans son cahier et... il n'en était plus question.

Mais, seul, chez lui, après son frugal dîner, il reprenait le projet, l'étudiait, le commentait, le critiquait, l'amplifiait. De retour au laboratoire, il n'en parlait plus.

Durant ce temps latent, il avait envisagé le problème en chimiste, en physicien, en biologiste; il l'avait soupesé avec l'esprit du mathématicien. Le problème apparaissait alors avec un intérêt décuplé.

Un beau jour, de lui-même, il revenait à l'expérience et l'on commençait.

Le premier essai déclenchait un acte d'hostilité.

— « Vous ne savez pas assez de physique. Apprenez-là. Pourquoi ne pas vous inscrire au certificat de physique générale à la Sorbonne ? »

— « Mes mathématiques spéciales sont bien loin ! »

— « Alors, ne suivez que les travaux pratiques. C'est suffisant pour nous. »

— « Je n'en ai pas le temps. J'ai un service à assurer au laboratoire de physiologie. »

— « Bien. C'est moi qui les suivrai. »

Et, pendant une année, Maurice Nicolle, âgé de plus de cinquante ans, manipula à la Sorbonne, aux côtés d'étudiants de dix-huit ans. En tira-t-il le profit qu'il avait rêvé ? Je ne crois pas; je crois qu'il eut une désillusion.

Maurice Nicolle avait une soif d'apprendre dans tous les domaines. Il s'était adonné à la physique. Il s'adonna à la pratique de la gymnastique rationnelle. Il entraîna, derrière lui, un groupe de collègues. Nous allions, deux fois par semaine, pendant plus de trois ans, nous livrer à la gymnastique chez une Israélite russe qui se disait suédoise. Quoique le plus âgé, Nicolle paraissait être le plus jeune. Il bondissait, faisait des rétablissements savants et des culbutes périlleuses. Comme son dieu Richard Wagner, il voulait étonner le monde par sa souplesse, par sa verdure... et il y arrivait.

A la fin de la séance, il nous disait : « Au laboratoire, c'est la condensation. A la gymnastique, c'est la décondensation ».

Plus tard, il s'astreint à étudier les mathématiques. C'est en lisant un livre de mécanique rationnelle qu'il ressentit brusquement l'atteinte du mal qui devait l'immobiliser pendant de longues années, puis l'emporter.

Sa dernière sortie, avant sa maladie, le conduisit à l'Opéra-Comique, où le hasard l'avait placé dans un fauteuil, voisin de ceux nous que occupions avec notre collègue Eliäva. Nicolle était venu pour entendre la reprise des *Noces de Figaro*. Ce qui prouve et l'intérêt qu'il portait à la musique et la bénignité d'une surdité qui se manifestait surtout lorsqu'il ne voulait pas entendre son interlocuteur.

Le plan était donc accepté et mis à exécution par cette chaude journée de juillet. Nous faisions des mélanges

complexes de suc pancréatique de chien et de solutions de chlorure de calcium.

Pendant ce temps, le bruit avait couru, dans le couloir, que Maurice Nicolle était de bonne humeur. Nombreux étaient ceux qui voulaient, sinon travailler, du moins prendre contact avec lui.

On frappait à la porte; Maurice Nicolle levait les yeux au plafond et prenait un air courroucé... C'était Jonesco qu'il appelait le « Proconsul », à cause de sa stature imposante. Le proconsul ne restait que quelques minutes, interrogeait, sortait.

Il était remplacé par Marino, cramoisi, excité, qui venait annoncer que son nouveau « bleu » allait « touer » Laveran et Metchnikoff ou, du moins, leur gloire. Maurice Nicolle ne répondait rien, gardait les yeux fixés sur le cahier... Marino sortait.

Entrait Suzanne Ledebt que Nicolle avait surnommée « Uranie » ou « Sœur Sainte Pipette » parce qu'on la voyait, toute la journée, compter des dixièmes de centimètre cube dans de longues pipettes de verre. Elle venait m'avertir que Delezenne, dont j'étais le préparateur, avait besoin de moi. Je laissais Maurice Nicolle seul pour quelques instants.

Tous les jours, à toute heure, des collègues venaient chercher auprès de Maurice Nicolle soit des conseils soit des avis. Plusieurs devinrent, pour lui, de fidèles collaborateurs.

Les familiers du laboratoire étaient nombreux; Gessard, le père du pyocyanique, que Maurice Nicolle appelait le « Révérend Père Gessard », venait discuter linguistique avec lui qui lisait l'arabe, le persan, comme le latin et le grec. Abt, dit « le malin ». Debains « le garçon Debains ». Anny Raphaël « le grain d'énergie ». Dujardin-Beaumetz, dit « le petit vieux ». Delezenne ou « le vieux Maître ». Eliava ou « le très poli ». Forgeot « Forgemol ». Téchoueyres, Magrou, Pinoy, Launoy, Cruvelhier, dit « Cru-Cru ». Mouton, dit « Socrate ». Madame Gosset qui devait avoir, plus tard, pour Maurice Nicolle tant de bontés, tant de délicates attentions pendant sa longue maladie. Salimbeni, dit « Salim à ongles ». Allilaire, dit « Allilaria officinalis ». Cathoire, dit « Vas-y-Cathoire ». Loiseau, dit « l'oiseau mouche ». Boquet, dit « bilboquet ».

Puis, Césari « Cesarion », Cotoni « le jeune Eliacin », Truche « Autruche », ses derniers collaborateurs qui l'entourèrent jusqu'au jour de sa mort d'une affection aussi grande que celle que l'on doit à son propre père.

Après une dizaine de minutes d'absence, je me réinstallai à ma place. Le visage de Maurice Nicolle était renfrogné; il ne me regardait pas; sa machoire inférieure, secouée par un léger tremblement, faisait entendre le choc de ses dents :

— « Vous n'êtes jamais là... Je vous attends... Il est impossible de travailler dans ces conditions ! ».

Quand même, nous reprenions le travail.

La dialyse du suc pancréatique nous donnait des déboires; mais son activation par le chlorure de calcium était toujours accompagnée par la lyse, la décondensation de la substance albuminoïde propre du suc. Maurice Nicolle triomphait... et j'étais heureux.

Tout à coup, il passait d'une idée à une autre. Il évoquait Rouen qu'il adorait; il exultait en parlant de Félicien Rops, cet artiste qui avait « un idéal mépris du public »; il citait des traits de Gustave Flaubert; il récitait du Baudelaire, des passages de Villiers de l'Isle Adam, de Gérard de Nerval, de Barbey d'Aurevilly ou des strophes de François Villon; il rapprochait un mot russe d'une racine persane et riait en racontant des farces de Karagueuz.

Puis, brusquement, il disait :

— « Allons voir les cobayes ». Il consultait le cahier sur lequel, tous les jours, automatiquement, Paul, le garçon de laboratoire, dit « le Commodore », enregistrait la pesée de chaque animal. Nicolle étudiait les variations de poids, non seulement des cobayes et des lapins en expérience, mais encore celles des animaux neufs, mis en réserve. Si le poids de ceux-ci variait par trop, ils étaient éliminés. Il ne voulait expérimenter que sur des animaux, parfaitement sains.

Il était cinq heures. Notre expérience avait pris fin. Fallait-il en mettre une autre en train ? Non, elle ne serait pas terminée avant sept heures, heure à laquelle Maurice

Nicolle allait dîner, pour se remettre à sa table de travail jusqu'à onze heures.

Ce repas était simple; Maurice Nicolle mangeait tous les jours la même chose. A midi : une côtelette, des pommes de terre frites, un fruit, une tasse de café. Le soir : un œuf, des macaronis, une salade et de la confiture. Il buvait du vin coupé d'eau.

Le menu ne variait que le jour où il conviait quelqu'un à dîner. Ce jour-là, Madame Maurice Nicolle, maîtresse de maison pleine de charme, composait le menu du repas, véritable œuvre d'art. Son mari, si sobre, savait l'apprécier en connaisseur, comme il savait apprécier les déjeuners célèbres, préparés par Ali-Bab, que nous faisions chez les frères Babinski, en compagnie de Widal, de Vaquez et d'Enriquez.

Donc, comme nous ne pouvions entreprendre une nouvelle expérience, Nicolle décida que l'on irait rue Vivienne pour acheter des bougies Berkefeld. Il retira sa blouse. A ce moment, j'eus le malheur de dire que j'avais posé ma candidature à la Société de Biologie.

Brusquement, il se retourna, grinçant des dents et, en manches de chemise, le chapeau sur la tête, il chargea à fond contre toutes les Sociétés savantes, contre toutes les Académies, contre tous les savants qui les composaient... tous, des fossiles !

— « Parfaitement ! Je voulais faire comme tout le monde ! Je n'étais qu'un mouton, suivant un troupeau ! La Société, tout entière, n'est qu'un troupeau hébété et ses

traditions sont des stupidités ! Idiots sont ceux qui les suivent ! ».

Le cœur soulagé, il se calma en haussant les épaules.

— « Partons, me dit-il... Allons d'abord jusque chez moi... Vous m'attendrez à la porte... Puisque nous allons sur la rive droite, je vais mettre mon chapeau haut de forme. »

EDOUARD POZERSKI.

ÉCOLE de MÉDECINE
et de PHARMACIE de ROUEN
BIBLIOTHÈQUE

